

Annus horribilis

Toute allusion avec la visite en Angleterre d'un ancien président de la République française ne peut être qu'intentionnelle. Depuis la rédaction de ce petit conte, les choses ont bien changé. Le petit empereur n'est plus sur le trône de France, SM la reine est décédée, et la duchesse de Cornouailles est devenue reine consort.

Le petit empereur était fébrile comme toujours, mais ce matin-là encore un peu plus que d'habitude, car il partait en voyage. Et ce n'était pas un voyage ordinaire, il allait à Londres en visite officielle chez sa Majesté la reine Elizabeth II.

Il avait choisi soigneusement celles et ceux qui allaient l'accompagner. Sa nouvelle épouse tout d'abord, puis Rama et Rachida, les deux esclaves affranchies qui lui étaient dévouées corps et âme, le docteur Macheprot, et son ami Bigarrot. Bigarrot, qui était déjà allé avec lui en voyage officiel au Vatican, était un artiste comique célèbre, le roi des plaisanteries bien grasses, dont l'empereur appréciait la gaîté bon enfant. Il triomphait actuellement sur la scène dans « Les couilles à la moutarde », une pièce en un acte et un seul personnage dont il était à la fois l'auteur, l'interprète et le metteur en scène. L'entourage de l'empereur l'avait pourtant mis en garde, les écarts de langage de Bigarrot étaient redoutables, mais l'empereur, après l'avoir emmené voir le Pape, tenait à lui faire rencontrer le chef de l'Église d'Angleterre, avant de le présenter au Dalaï Lama.

Dans l'avion, Bigarrot voulut détendre l'atmosphère avec sa célèbre chanson « Les Bigarreaux » dont le refrain était : "Les bigarreaux ça se cueille avec la pogne, mais ta cerise je la cueille avec la queue ! ". Malheureusement, le cœur n'y était pas, et l'empereur n'avait pas envie de chanter. Il craignait plus que tout de ne pas être comme il faut, ayant jusque là fort peu fréquenté les familles régnantes. Il avait demandé à tout son entourage d'adopter un style discret, au besoin légèrement compassé. C'est ainsi que l'épouse de l'empereur avait fait tailler par un grand couturier parisien un costume dont le modèle avait été pris sur le catalogue des *Dames de France* de l'année 1952. Talons plats, jupe à mi-mollets, le tout dans un ton indéfinissable, et pour terminer, un petit chapeau qui rappelait celui des hôtesse de l'air à l'époque des Constellation.

L'empereur fut reçu avec toute la pompe dont la couronne britannique est capable. On avait sorti de leur hibernation des carrosses qui dataient du temps du roi George III, des limousines dont la construction avait été supervisée personnellement par Sir Henry Rolls, une vaisselle dans laquelle Marie Stuart avait pris son dernier repas, et force militaires, avec bonnets à poils et cornemuses à profusion. L'empereur voulait séduire ses hôtes, et ne cessait de s'étonner, d'admirer, de louer tout ce qu'il voyait, tout ce qui était anglais, écossais ou gallois. Il disait tout aimer avec passion, la Tour de Londres et ses corbeaux, les autobus à deux étages, la Marmite, les corgis, les fenêtres à guillotine, et

même l'humidité persistante qui donne aux vieilles demeures une délicieuse odeur de moisi.

Il avait par déférence envers la Couronne accepté de renvoyer ses gardes du corps et s'était placé sous la protection du Major Dunbar, grand gaillard en uniforme d'époque Tudor, bas de soie et pourpoint rehaussé de broderies d'or, expert à ce que l'on disait, au maniement de la hallebarde. On précisa à l'empereur que le Major Dunbar était un descendant du bourreau qui avait exécuté Sir Walter Raleigh. L'empereur, dont la connaissance de l'histoire de l'Angleterre était des plus rudimentaires, n'avait pas bien saisi, mais avait cependant été rassuré par l'arme du Major Dunbar, plus tranchante qu'un rasoir.

L'épouse de l'empereur était fort admirée, d'autant qu'elle suivait scrupuleusement les instructions qui lui avaient été données : sourire en permanence et en dire le moins possible. Le dîner de gala, au palais de Buckingham, fut magnifique. À la fin du repas, l'empereur proposa que son épouse, qui avait emporté sa guitare, chante une petite chanson. « Je crains que ce ne soit pas possible », répondit la Reine. Notre peuple ne comprendrait pas que nous manquions à la tradition ». Apparut alors le Maître sonneur Mac Kenzie, piper personnel de Sa Majesté, portant le Royal Steward, suivi de quatre autres sonneurs et cinq tambours en Black Watch, comme il est d'usage : la Reine tenait à honorer l'empereur d'un concert de Pipes and Drums.

L'empereur avait le crâne perforé comme par un trépan par le son lancinant de la cornemuse tandis que le roulement des tambours lui faisait l'effet de la roulette du dentiste. Les airs s'enchaînaient, sans qu'il puisse les distinguer, et la Reine souriait d'aise. Elle fit approcher Maître Mc Kenzie, et lui demanda de rejouer *Black Bear* encore une fois. L'empereur n'en pouvait plus, et se demandait s'il allait exploser ou fondre en larmes. Rachida lui jeta un regard encore plus noir qu'à l'accoutumée, pour le rappeler aux devoirs de sa charge. Il fallait tenir encore quelques minutes.

Pendant l'aubade, on avait servi le porto en digestif, un nectar vieux de plus de cinquante ans. Assis entre Rachida et Rama, Bigarrot avait profité de l'aversion de ces dernières pour l'alcool pour vider leurs verres, et s'était encore fait resservir. Il s'était jusqu'à présent tenu silencieux, comme il en avait fait la promesse solennelle à l'empereur, mais le porto lui avait délié la langue. " Dites-donc, je vais vous en raconter une bien bonne. C'est la reine qui surprend son fils au plumard avec la duchesse ..." L'empereur sentit tout son être se liquéfier. Il savait qu'il fallait à tout prix faire taire Bigarrot, mais ne pouvait articuler aucun son ni faire aucun geste. Et Bigarrot poursuivait : « ... la duchesse elle est à poil, à quatre pattes, en train de faire une pipe à l'héritier du trône... » Le petit empereur comprit qu'il était désormais trop tard. Il n'eut pas une pensée ni pour sa gloire, ni pour son épouse, ni pour la France. Il aurait voulu ne pas exister, ou encore disparaître, quitte à ce que le monde entier soit englouti avec lui. Dieu merci, il n'avait pas à portée de main le fameux bouton qui déclenche l'apocalypse. Et Bigarrot poursuivait « Et alors, vous savez ce qu'elle dit, la reine, quand elle voit le dargif de la duchesse ? C'est qu'elle n'a plus vingt ans la duchesse, elle a déjà fait un tour de compteur ! Alors qu'est-ce qu'elle dit la

reine ? Qu'est-ce qu'elle dit ? Ben , la même chose que quand son château a brûlé : Anus horribilis ! » Seul Bigarrot s'esclaffait. Le silence qui s'abattit n'était pas une absence de bruit, mais l'anti-bruit absolu, la négation de la vie. Enfin la reine s'exprima, dans sa langue, en articulant parfaitement comme elle sait le faire : « We are not amused, Mister Bigarrot. This is perfectly disgusting. Off with his head! » Le Major Dunbar qui se tenait derrière l'empereur, fit tournoyer sa hallebarde, et d'un ample geste, d'une diabolique précision, fit voler la tête du pauvre Bigarrot.

La Reine n'avait pas bougé, n'avait pas manifesté la moindre émotion : « Thank you very much, Major Dunbar. Et, passant à la langue française, elle se tourna vers l'empereur : "Hé bien maintenant, à qui le tour ? »

L'empereur se réveilla trempé de sueur : il n'était que trois heures du matin, mais il appela immédiatement tous ses gens pour que l'on aille au plus vite prévenir Bigarrot qu'il ne serait pas du voyage et fit donner des ordres pour qu'on lui interdise par tous les moyens l'accès à l'avion si jamais il venait à se présenter à l'embarquement.

Ph.Rouyer, mars 2008